

Espaces latéraux

Fabio Lima



Ce sont les sons qu'ils racontent d'abord lorsqu'ils me parlent de leur chez-soi.

Des voix dispersées comme une rumeur sourde, des mots entendus à la sortie des boutiques, des phrases en chansons oubliées qui refluaient profond vers la mer, qui recrachaient une saudade détrempée et tremblante. De l'avenue des Pins au boulevard Saint-Laurent, la rumeur bientôt grandissait, toujours mouvante.

Dans les décennies de 1960 à 1980, alors que mon grand-père travaillait aux chantiers de l'identité nationale—creusant Montréal de ces routes intérieures et coulant les massifs de béton qui feraient gronder les rivières—et que ma grand-mère façonnait le cuir dans les manufactures textiles du quartier Chabanel, ils peinaient à se reconnaître dans les échos de fraternité universelle qui résonnaient à travers les mégastructures de l'Expo 67 et les monuments à l'Homme nouveau. Ces architectures triomphantes leur étaient étrangères, quelque chose dans leur grandeur faisait que leurs voix d'invités y sonnaient creux.

Plutôt, leur langue habitait un entre-lieu. On l'entend le plus distinctement, me disent-ils, lors des conversations répétées entre commerçants et habitués, dans les chambres austères des bonnes qui songent au foyer familial laissé derrière elles. La rumeur par-

courant le quartier tissait une architecture du rassemblement, c'était un cri de ralliement devenu espace. En 1953, le Canada accueillait ses premiers immigrants portugais réguliers. L'attrait économique de la métropole montréalaise en a fait un lieu de convergence pour plusieurs qui y bâtirent progressivement l'actuel quartier portugais. La *Missão Santa Cruz* (centre communautaire et religieux), déjà formée en 1964, s'installe définitivement dans les bâtiments nouvellement construits et réhabilités en 1984.

Le complexe bâti ne fascine pas en lui-même; l'architecture modeste n'est pas de ces lieux dont l'expérience transcende l'ordinaire ni de ces cadres fantasmés d'une épiphanie du beau. Au nord du lot, le centre communautaire occupe les anciens locaux de l'école *Our Lady of Mount Royal* à laquelle se sont greffées la maison curiale et la résidence pour aînés. Sous les plans de l'architecte Celestino Garcia et de l'ingénieur António Silva, l'église, de construction plus récente, clôt l'ensemble : son front blanc sévère, percé d'arcades et flanqué d'un clocher, affiche l'air emprunté des modèles transplantés. Malgré tout, pour les premières générations d'immigrants habitués au sentiment persistant de *placelessness*, ces espaces communautaires marquaient une transformation de leur rapport à la ville : à l'errance rythmant la recherche d'un lieu

FIG. 1

↖ Architecture et diaspora : duplex dans le quartier portugais / Montréal, années 1960-1970.

Photo : © Amadeu de Moura, Collection Amadeu de Moura. Tirée de *Rencontres : la communauté portugaise de Montréal 50 ans de voisinage* (p.16), Centre d'histoire de Montréal, 2004.

FIG. 2

↑ Clocher de l'église Santa Cruz, maison curiale et résidence pour aînés / Montréal, 2022. Photo par l'auteur

commun (troquant successivement le sous-sol de l'Église Notre-Dame pour la chapelle de l'hôpital Hôtel-Dieu ou le gymnase abandonné de la *Neighbourhood House* sur la rue Clark) se substituait la matérialisation d'un nous à travers lequel il devenait possible de se mettre en relation avec la société d'accueil. Entre reconnaissance, ouverture et exclusion, ils étaient invités à participer en termes égaux à la co-création d'une ville; sortis de leur invisibilisation spatiale, leur présence urbaine était légitimée. Ce cas n'est pas isolé : une étude menée par Shampa Mazumdar et Sanjoy Mazumdar en 2009 auprès d'une communauté hindoue en Californie du Sud souligne, au-delà de l'identité religieuse, l'édification communautaire qui s'opère par la construction d'un temple à leur image.¹ De voisins temporaires et mobiles, ils se muent en membres enracinés pouvant s'entretenir d'actions à long terme.

L'architecture devient dès lors le véhicule d'une autodétermination dépassant l'impulsion spirituelle initiale. Elle s'offre comme cadre suffisamment stable pour accueillir l'expérience de la vulnérabilité ou la possibilité d'un échange. Si l'intégration pose nécessairement la question du renoncement, une telle architecture propose de nouveaux points d'entrée vers la création de liens spatiaux et affectifs avec l'existant.

Dans le langage courant, le terme *comuni-*

dade (communauté) peut à la fois signifier l'espace géographique du quartier et les habitants qui le composent, rendant tangible la substance qui unit les corps aux lieux qu'ils habitent. Dans les échanges courants, les termes *Santa Cruz* et *comunidad* sont interchangeables.² Alors que nos manières d'être ensemble se fragmentent avec la désagrégation néolibérale du filet social, l'architecture peut-elle encore incarner notre désir de tendre vers l'autre, d'être transformé par cette rencontre ?

Je ne fréquente plus l'église Santa Cruz depuis quelques années. Toutefois, son impact sur la collectivité dépasse le simple fait religieux (le programme socio-éducatif du complexe en témoigne d'ailleurs) et, comme pour tout bon bâtiment, il se mesure dans une temporalité qui lui est propre. Son pouvoir ne réside pas dans l'instant transfigurateur, mais dans la répétition des gestes qu'il permet. Il se fait exercice de passage en accompagnant la transmission intergénérationnelle—linguistique, culturelle, identitaire—; de lui rayonne cette rumeur qui trace les limites sensorielles du quartier. À l'image des bonnes histoires partagées autour d'un feu, l'architecture comme espace fédérateur devient garante de la préservation des récits en marge de la courbe narrative dominante.

Ce type de transformation opérée par l'architecture m'apparaît la plus radicale,

1 – Mazumdar, S., & Mazumdar, S. (2009). Religious Placemaking and Community Building in Diaspora. *Environment and Behavior*, 41(3), 307-337. <https://doi.org/10.1177/001391650832045>

2 – Particularités linguistiques relevées dans Scetti, F. (2019). *La communauté portugaise de Montréal : Langue et identité*. Les Presses de l'Université Laval.

FIG. 3

↙ Centre communautaire lusophone, vu de la rue Rachel Ouest / Montréal, 2022.
Photo par l'auteur

FIG. 4

↓ Église Santa Cruz en retrait, derrière le centre communautaire / Montréal, 2022.
Photo par l'auteur



puisqu'elle sauvegarde et sustente. Son champ d'action se situe hors des mutations territoriales : dans le lien affectif qu'elle engendre et la mémoire urbaine qu'elle conserve. À l'ère de la marchandisation spatiale et de la fragmentation des quartiers sous les pressions économiques, la « bonne » architecture, s'il en est, génère des aires de résistance échappant à l'homogénéisation. Elle s'offre comme lieu à part et plateforme d'imaginaires multiples d'où il devient possible d'observer les mécanismes de la ville à même son intérieur.

Ces espaces ne se réduisent évidemment pas à des lieux de culte, ni même à des bâtiments contemporains fort réfléchis en matière de principes constructifs et d'intégration contextuelle. En regardant ce qui abritait auparavant les locaux délabrés de l'école *Our Lady of Mount Royal*, je me dis que la bonne architecture n'est pas construite comme telle. Elle est plutôt activée par une collectivité dont elle prend soin en retour.

Bibliographie supplémentaire

Araújo, A. (2011). *25º aniversário da Igreja Santa Cruz, 1986-2011 : Respigos e retalhos*. Éditions du Passage.

Awan, N. (2016). *Diasporic Agencies : Mapping the City Otherwise*. In *Diasporic Agencies : Mapping the City Otherwise*. Routledge.

Eusébio, J. (2001). *Falando português em Montreal : Escola Santa Cruz e Escola secundária lusitana : passado, presente e futuro*. Escola Santa Cruz e Escola Secundária Lusitana.

Vásquez, M. A. & Knott, K. (2014). Three dimensions of religious place-making in diaspora. *Global Networks*, 14(3), 326-347. <https://doi.org/10.1111/glob.12062>